Document généré le 5 juin 2025 01:35

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Désir du dessin

Le Plaisir au dessin de Jean-Luc Nancy, Accompagné des dessins de Valerio Adami, Pierre Alechinsky, Jean Le Gac, Ernest Pignon-Ernest, François Rouan, Gérard Titus-Carmel et Vladimir Veličković, Galilée, 135 p.

Lignes de chance. Actualité du dessin contemporain, Catalogue de l'exposition éponyme, 9-28 mars 2010, Fondation d'entreprise Ricard. École nationale supérieure des beaux-arts, n. p.

Ginette Michaud

Numéro 239, hiver 2012

Jean-Luc Nancy, lignes de sens : philosophie, art, politique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/65867ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Michaud, G. (2012). Désir du dessin / *Le Plaisir au dessin* de Jean-Luc Nancy, Accompagné des dessins de Valerio Adami, Pierre Alechinsky, Jean Le Gac, Ernest Pignon-Ernest, François Rouan, Gérard Titus-Carmel et Vladimir Veličković, Galilée, 135 p. / *Lignes de chance. Actualité du dessin contemporain,* Catalogue de l'exposition éponyme, 9-28 mars 2010, Fondation d'entreprise Ricard. École nationale supérieure des beaux-arts, n. p. *Spirale*, (239), 53–54.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Désir du dessin

PAR GINETTE MICHAUD

LE PLAISIR AU DESSIN
de Jean-Luc Nancy
Accompagné des dessins de Valerio Adami, Pierre Alechinsky, Jean Le Gac, Ernest Pignon-Ernest, François Rouan, Gérard Titus-Carmel et Vladimir Veli kovi ,
Galilée, 135 p.

LIGNES DE CHANCE. ACTUALITÉ DU DESSIN CONTEMPORAIN
Catalogue de l'exposition éponyme, 9-28 mars 2010, Fondation d'entreprise Ricard.
École nationale supérieure des beaux-arts, n. p.

Le plaisir au dessin[1] occupe une place singulière au sein du travail philosophique de Jean-Luc Nancy sur l'art, où la question du sens et la sensation sont toujours plus intensifiés dans ses textes récents. Cette réflexion participe également au renouveau actuel du dessin, considéré comme « *l'un des aspects importants de la création contemporaine*[2] ». Il ne s'agit pas seulement ici du dessin comme pratique fondatrice de l'enseignement des beaux-arts mais d'une forme d'expression essentielle à la conception même de l'œuvre d'art, et cela, non pas uniquement comme la mise en œuvre (préparation, esquisse, repentir, etc.) d'un projet artistique mais, plus fondamentalement, comme le processus de la réflexion elle-même (« dessin » et « dessein » partagent leurs sens à cet égard). Car les artistes de cette exposition bien nommée *Lignes de chance* le disent chacun(e) à leur façon, chaque fois différente : le dessin est « *un moyen d'expression autonome* » qui ne se réduit pas à un « en vue de... ». Il y a dessin quand « *l'action de dessiner est le sujet de l'œuvre, le moyen indispensable à l'idée, au langage, à l'invention de l'image* » ; ou encore, pour citer cet autre propos de Giuseppe Penone, un dessin, ce n'est plus une question de style, de graphie ni même de « manière » : c'est ce « *qui ne s'épuise pas dans l'effet de sa technique mais qui suggère une réflexion sur le monde et offre une vision inattendue de la réalité* ». Et cette attente — cette « adoration » dirait Nancy, en soulignant l'*ad* de cette adresse absolue —, c'est bien en effet toute l'affaire du dessin. Comme le dit Bernard Moninot, « *Le dessin prévoit le geste pouvant tenir le trait d'une chose en coïncidence avec une pensée* » ; il est « *projection, prolongement du présent, anticipation d'une chose qu'il faut faire advenir* ». Il « *garde en mémoire certains instants de chance, quand l'esprit du trait parvenait à s'identifier au trait de l'esprit* » (Marc Desgrandchamps).

DESSIN : CE QUI PENSE ENTRE LES LIGNES

Nul hasard, donc, si après avoir abondamment écrit de la peinture, entre tous les arts du visible (mais aussi de la danse, du cinéma, de la musique, de la littérature), Nancy accorde toute son attention à cet art du *disegno* dans *Le plaisir au dessin,* véritable traité qui parcourt en seize chapitres brefs et autant de « *Carnets de croquis* » (composés de citations d'écrivains et de philosophes de l'art, souvent des « *propos rapportés* ») les aspects les plus saillants de cette pratique, la première peut-être, la plus « commençante » de tous les arts. Si Nancy se tourne vers le dessin, c'est aussi par affinité élective avec cette forme toujours en formation, pour emprunter au titre du livre de Juan Manuel Garrido, *La formation des formes* (Galilée, 2008), qui se trouve *in statu formandi* donc, énergie graphique toujours sur le point de naître, d'émerger ou mieux : d'émaner du fond, de se tendre vers un passage ou un pourtour — ou de disparaître, de se retirer (Nancy insistera beaucoup sur ce re-trait du trait dans le dessin et cette expression même, présente depuis longtemps dans le travail mené en commun avec Philippe Lacoue-Labarthe sur le politique, n'est pas étrangère à son attrait pour cet art). Car les dessins, comme l'observe Dominique Gauthier, « *sont là pour* [nous] *maintenir dans une certaine clarté, une transparence, existent-ils déjà ailleurs, d'où vient cette volonté aiguë de précision, cette ligne décidée ?* ». Clarté, justesse, acuité : la pensée de Nancy s'ajuste ici parfaitement à cet « objet » (si c'en est encore un), où « *Chaque dessin ouvre un nouveau champ d'énergie où s'étend et prend forme la pensée, où se matérialise une sensation, se réalise une idée ou un sentiment* » (Gilgian Gelzer).

Ni prédiction ni préparation, le dessin se donne donc comme un instantané, *kairos* du geste, unique « *mais non pas isolé* » : il « *est interminé (in-fini) et c'est légitimement qu'il s'inscrit dans une pratique interminable (infinie). De ce processus incessant, de cet inachèvement naît l'attente irrésolue [...]* », remarque Philippe Boutibonnes en des termes très proches de ceux de Nancy quant à la « *finalité sans fin* », la profusion infinie du dessin. C'est sans doute la raison pour laquelle celui-ci, qu'on pourrait définir comme ce qui sort au dehors (l'anglais le dit mieux : *drawing,* approche et éloignement à la fois, rendant imperceptible la limite entre dedans et dehors), peut « *suivre les règles de la*

perspective, la restitution des volumes, etc., mais peut tout aussi facilement s'en défaire », comme le voit bien Peter Soriano. Forme de l'ouverture par excellence, le dessin s'affranchit en effet de la grammaire ; son énonciation n'est pas celle de phrases complètes mais suspens toujours seulement en instance, à la fine pointe du langage, d'un langage lui-même à l'orée du sens encore : « *La parole est la pensée exprimée par la bouche. Le dessin est la pensée exprimée par la main. [...] Le dessin et la parole sont les extensions les plus pures de la pensée* » (Soriano).

DESSIN : MONDE ENCORE INCONNU

Mais dessin — qu'est-ce à dire encore ? On le voit : plusieurs propositions de *Lignes de chance* résonnent étroitement avec la réflexion élaborée dans *Le plaisir au dessin*. François Bouillon évoque « *un va-et-vient entre [...] le sujet et l'objet* », alors que Moninot – avec qui Nancy a déjà réalisé un travail, *Les traces anémones* (Maeght Éditeur, 2008), sur les « *"fils de la vierge"* », ces « *étranges attelages de voiles tissés de lignes invisibles emportées dans l'espace au gré des vents* ») — parle d'« *un lien tendu entre vision et oubli* », touchant à « *la lisière séparant la perception de l'espace et la pensée du temps* ». Le dessin est aussi décrit comme le « *support idéal d'une idée qui réside dans l'intervalle entre : la vue et l'ouïe, le visible et la mémoire, l'œil et la main* » : il loge, si l'on peut dire, dans ces écarts mêmes et figure à ce titre une forme exemplaire, à peine fixée, en apparition/disparition, de l'*avec,* cette notion au cœur de la philosophie de Nancy. Car comme l'écrit Matisse, un dessin ne vient jamais seul (« *Souvenez-vous qu'une ligne ne peut exister seule ; [...] N'oubliez pas qu'une ligne ne traduit rien ; ce n'est qu'en rapport avec une autre qu'elle crée un volume [...]* ») ; il est toujours « *ce qui lie une chose à l'autre* » (Moninot). Tant et si bien qu'« *Un dessin ne peut être examiné séparément telle une donnée absolue. Tout jugement esthétique ou éthique à son endroit doit être suspendu : un dessin n'est ni plus beau ni plus laid, ni meilleur ni pire que ceux qui le précèdent ou le suivent. Le geste répétitif et contenu — c'est-à-dire l'activité — dont les dessins réalisent la scansion est seul objet d'une sentence. [...] Je dessine. Je n'en aurai jamais fini* » (Boutibonnes). Le dessin est ainsi en ce sens le geste par excellence de l'art : acte, passage, non pas *à l'acte* mais passage *de* l'acte même, son actualisation sur le vif.

PENSÉE DU PLUS VIF

Si l'on voulait distinguer un seul trait parmi les « *lignes de sens* » de l'essai de Nancy — lui-même un dessin de pensée, avec, au premier chef, cette question de la « *forme-plaisir* » engageant à repenser l'érotique de l'art (« *Plaisir de désirer, non de résoudre une tension* ») et avec elle, « *l'érotique tout court* » —, on retiendrait que le dessin est « *l'ouverture de la forme* » : élan, départ, levée, mais aussi disponibilité inépuisable, c'est-à-dire capacité propre à « *frayer, amorcer, inciser* » sans cesse le tracé (trait ou trace, c'est pareil) — trait se tirant de rien pour le seul plaisir « *du sens du geste, du mouvement, du devenir* ». Le dessin n'est plus, dans cette perspective, chose de la volonté ou de l'intention (« *Pour savoir ce qu'on veut dessiner, il faut commencer à le faire* », disait Picasso à Brassaï), pas plus qu'il ne relève de l'expression ou de la subjectivité au sens courant de ces termes : il est et reste une puissance d'être, une force dynamique, potentielle, avant ou au-delà de toute forme déposée sur le support (papier, écran ou autre : car le dessin se traduit en tout art, il est « *mélodique, rythmique, filmique, poétique* »).

Une des avancées les plus importantes de ce travail de Nancy sur l'art concerne aussi le politique, l'être-ensemble ou l'être-avec de la démocratie. Mais qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas ici d'une banale analogie entre l'art — le dessin, en l'occurrence — et la finalité, le dessein du politique. Il s'agit plutôt de vraiment « penser en dessin », sérieusement et rigoureusement, c'est-à-dire en se tenant au plus près de la « pulsation » de la forme naissante et de ce qui en elle, forme non donnée, toujours naissante et à tracer, peut donner à penser les modalités — mais il s'agit d'un modeler sans modèle — d'un faire-sens du politique. « *[Q]ue l'art, en tous ses régimes, ne puisse pas être dissocié d'un plaisir* » : c'est par là que s'ouvrirait en effet une autre manière d'aborder la question du politique, considérée elle aussi non plus en termes de « *besoin tendu dans la visée d'une satisfaction et d'un achèvement* » mais du seul désir qui « *se redeman de lui-même* » et dont le « *dessein n'est pas autre que celui d'une intensification et d'une différentiation ou d'une dissémination illimitées* z. Les dernières pages de *Vérité de la démocratie* (Galilée, 2008) appelaient également ce nécessaire rapport — de tension : ni liaison, ni déliaison, ni articulation encore — entre l'esthétique et le politique ; sans en parler directement, plusieurs propositions du *Plaisir au dessin* font aussi signe vers cet espace à inventer, qui n'est plus de l'ordre des fins mais des possibles. L'expérience de l'art mettrait en œuvre une communauté de l'*aisthesis* pensée à partir du *sentir,* c'est-à-dire « *le* sens *dans toute l'étendue du terme* ». Telle serait l'image du monde à laquelle le dessin donne accès en se faisant et en faisant advenir cette pensée du vif : l'art, écrit Nancy, « *est la pulsion et la pulsation d'être au monde, et tous les sens, sentiments, sensitivités, sensualités sont les délinéations de cette pulsion et pulsation — reprises pour être plus finement et plus intensément* dessinées, *portées à une puissance infinie, à travers ce qu'on nomme "les arts"* ». Ébauche, esquisse, enfantement « *des formes qu'il voudrait lui-même en excès sur toutes les formes de ce qui se nomme "art"* », le dessin est ainsi infiniment « *plus-que-l'œuvre* », il excède toutes conditions, accordé au seul désir : à l'impossible. Et si le politique cessait, comme le dessin, d'être un calque des formes des objets ou du monde et, s'éprenant de son mouvement propre et de lui seul, n'était « *Rien d'autre qu'une "recréation" du monde* » ?

1. Il s'agit de la version revue et augmentée du texte d'abord paru dans le catalogue de l'exposition éponyme dont Jean-Luc Nancy fut le commissaire au Musée des beaux-arts de Lyon en 2007-2008. Nancy sera de nouveau commissaire d'une exposition, sur la couleur cette fois, au Musée des beaux-arts de Lyon en 2014.

2. Henry-Claude Cousseau, [avant-propos], dans *Lignes de chance, op. cit*. Le dernier chapitre du *Plaisir au dessin* y est repris sous le titre « Le désir de la ligne ».